Zeitschrift: Bulletin de la Société des Études de Lettres
Herausgeber: Société des Études de Lettres
Band: 9 (1934-1935)
Heft: 25

Artikel: L'agace : un journal en patois du district d'Aigle
Autor: Hasselrot, B.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869744

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 25.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'AGACE

Un journal en patois du district d'Aigle [1]

N. B. — Toute transcription phonétique de sons, mots ou phrases est placée entre crochets [...]. *Le système de transcription employé est celui de l'Association phonétique internationale.*

1934 a vu la fin du *Conteur Vaudois*. Ce sympathique petit hebdomadaire devait certainement le gros de sa popularité aux historiettes et chansons patoises qui y occupaient depuis toujours une place d'honneur. Sa disparition marque une date dans l'histoire des dialectes vaudois. La crise économique en est peut-être la raison immédiate, mais la cause profonde c'est que le patois n'est plus nulle part dans le canton de Vaud la langue usuelle depuis bien des dizaines d'années déjà, et cesse même d'être compris. Il n'y a que quelques vieux paysans et vignerons et quelques originaux, épris de dialectologie, pour pleurer le *Conteur*.

La fin du *Conteur* nous rappelle un autre journal en patois, disparu depuis longtemps. C'est *L'Agace*, petite feuille in-4° qui a paru à Aigle à intervalles irréguliers comme supplément du *Messager des Alpes*. Le premier numéro porte la date du 11 octobre 1868, le quarante-et-unième et dernier est de février 1890. « C'est une des plus grandes curiosités que nous ayons à mentionner », écrivent à juste titre les auteurs de la *Bibliographie des patois de la Suisse romande*, MM. Gauchat et Jeanjaquet, tout en en donnant un sommaire forcément très succinct (N° 427). *L'Agace* est donc déjà connue de la science, et au fur et à mesure que paraîtront les fascicules du *Glossaire des patois de la Suisse romande*, *L'Agace* livrera ses trésors

[1] M. le professeur G. Bonnard, qui m'a encouragé à écrire le présent article, a bien voulu en revoir le texte et lire les épreuves. Je tiens à lui en exprimer ici toute ma gratitude.

aux intéressés. Le premier volume du Glossaire contient déjà de nombreuses citations de *L'Agace* et même un facsimilé de la première page du N° 1.

M'occupant depuis quelques années des patois du district d'Aigle, j'ai naturellement tenu à prendre connaissance de *L'Agace*, et M. A. Boinnard, rédacteur, qui en possède la seule collection complète, a eu la grande obligeance de la mettre à ma disposition. Les glanures et remarques rapportées de cette lecture présenteront, je l'espère, quelque intérêt.

Le rédacteur du *Messager* et de *L'Agace* était Jean-David Dulex-Ansermoz (1822-1899). Né à Panex sur Ollon, il fut d'abord instituteur et ne fut amené à prendre la rédaction du *Messager* que pour recouvrer une créance. Politicien jusqu'à la moëlle, d'abord radical, ensuite libéral, mais toujours dans l'opposition, il était un vigoureux polémiste. Il ne fallait pas avoir maille à partir avec le « gros Jean-David », voilà ce que se rappellent encore les gens du Grand district. Il était aussi bon patoisant, et eut l'idée de mettre le patois et la politique au service l'un de l'autre ; et c'est ainsi qu'il fit paraître *L'Agace, ne tsante ni ne seblhe, mé le dévese. Papai que s'einpriméré en Allio, quand poré.* (La Pie ne chante ni ne siffle, mais elle parle. Journal qui s'imprimera à Aigle, quand cela se pourra.)

Car cela ne fait pas de doute, *L'Agace* poursuit, d'abord tout au moins, un but politique. Le journal s'occupa un peu de politique étrangère : une rubrique constante dans les premiers numéros est « Novallé dé per lou paï » où Dulex est plein d'ironie pour les rois de tous les pays et où surtout il s'acharne contre « Badinguet ». Après la chute de Napoléon cette haine se déplaça sur Guillaume et sur Bismarck, et c'est Augusta qui, après Eugénie, devint le but préféré de ses facéties. La politique fédérale tient aussi une certaine place dans *L'Agace*. Sous l'entête « Paï » ou « Novallés de Paï », il tonne contre Berne, naturellement, devient un peu « mangeur de colonels » à ses heures et se déclare l'ennemi juré des jésuites, étiquette dont s'accommodent fort bien, à son

avis, nombre de pasteurs aussi. Les questions ferroviaires (subvention du Gotthard, etc.) ne sont pas délaissées, non plus. Mais ce sont les rivalités de clocher qui, dans *L'Agace*, occupent la place d'honneur. Soit dans des articles de fond, soit sous la rubrique « Lhavouenissé » (Causeries) Dulex parle ou fait parler de son projet favori, la construction de la route Panex-Ollon (réalisé en 1876) ; il démasque ses adversaires comme des ambitieux qui méprisent au fond le bon peuple laborieux qu'ils ne cessent de tromper. Et dans les annonces il en vient souvent à des attaques personnelles malicieuses, parfois grossières. La portée politique de *L'Agace* était si bien sentie à l'époque, que le journal concurrent, la *Feuille d'Avis du district d'Aigle*, se crut obligé de contre-attaquer en publiant de temps en temps à son tour un supplément politico-satirique, mais en français, le *Yockeli*.

Tout cela semble nous éloigner de la dialectologie, mais ce n'est qu'une apparence. Le patois au service de la politique, n'est-ce pas un précieux indice de la vitalité du patois aux environs d'Aigle dans les années soixante-dix ? Cela ne nous rappelle-t-il pas ce qui se passe aujourd'hui dans le canton de Berne où les chances de réussite même des hauts magistrats s'accroissent dans la mesure où ils savent mieux manier le Bernerduetsch, ce qui se passe aussi plus près de nous, dans le Valais, et même le Bas-Valais où un cafetier ne fait pas facilement son chemin s'il ne connaît son patois [1]. Ces temps sont bien révolus sur notre rive du Rhône. Il n'y a plus de patoisant authentique à Villeneuve, Chessel, Noville ou Aigle. A Roche, Yvorne, Corbeyrier et Leysin on en trouve deux ou trois par village ; à Ollon il y en a un peu plus ; même dans les montagnes on doit chercher longtemps avant de trouver un bon témoin du vieux langage. L'ambitieux, pourchassant la popularité, perdrait donc son temps en apprenant le patois.

Mais quittons la politique. Il est indéniable que *L'Agace*

[1] J'en ai recueilli des témoignages précis, et j'ai l'impression que les hommes politiques se trouvent dans le même cas.

veut aussi relever et protéger le patois ; c'est d'ailleurs le seul but qu'avoue Dulex. Bien des articles n'ont rien à voir avec la politique et le premier numéro déjà contient des emprunts au *Conteur Vaudois* ; d'autres journaux sont également mis à contribution. C'est ainsi que nous lisons dans *L'Agace* « L'histoire de Guyaume-Té » et la « Tsanson de Vegnolan » et beaucoup d'autres productions de Favrat, « Le tzevroai de Voâitaou » et « Le fami » de Visinand (patois de Montreux), « Le conte d'ao Craizu » et le Ranz des vaches, et bien des historiettes prises dans *La Sentinelle*, *Le Carillon*, *Le Confédéré*, *Le Journal de Fribourg*, la *Feuille d'Avis de la Gruyère* et ainsi de suite. Tout ceci qui ne sert au commencement, pour ainsi dire, qu'à camoufler la tendance politique du petit journal, prend, à mesure que le patois se perd et que, par conséquent, l'importance politique de *L'Agace* diminue, une extension de plus en plus grande. *L'Agace* doit devenir, c'est maintenant l'intention de son rédacteur, une espèce de musée des patois. Ne va-t-il pas, avec un sens très fin de leurs affinités avec nos dialectes franco-provençaux, jusqu'à insérer des échantillons des parlers romanches et ladins, languedociens et provençaux ? Mais, plus *L'Agace* entre dans cette voie et plus ses numéros s'espacent. Les quatre premières années de son existence ont vu autant de numéros que les dix-neuf dernières.

D'ailleurs, ces emprunts, qui occupent environ un quart du journal, ne nous intéressent que peu à côté des publications originales. Celles-ci ne sont pas toutes en patois de Panex ni même du district d'Aigle. C'est ce que révèlent certaines indications précises et surtout une étude des formes. Voici par exemple une petite causerie (N° 12, p. 4) intitulée « Élections ein Savoué », qui est datée de La Côte d'Hyot, 20 mai 1869. A qui ignorerait l'emplacement de cette localité, il suffirait de choisir dans l'article les formes les plus caractéristiques : *plan* = plein, *dians* = dans, *on viot monsu* = un vieux monsieur, *tô mous enfes* = tous mes enfants, et de consulter les cartes correspondantes dans l'*Atlas linguistique de la France* de

Gilliéron et Edmont. On trouverait tantôt sur le point 945 Pringy, tantôt sur le point 946 St. Pierre-de-Rumilly des formes identiques et grâce à cette indication on verrait très vite sur la feuille 74 de la Carte Michelin que La Côte d'Hyot est une petite agglomération à quelques kilomètres de Bonneville. Il y a donc de fortes chances pour que le patois du morceau soit authentique [1] et ceci malgré des graphies comme *ch* pour [θ] dans *paroche* = paroisse, etc., car nous verrons plus loin que les sons interdentaux ont toujours gêné les amateurs qui se sont mis à écrire nos patois. Authentique aussi, pour autant que j'en peux juger, une courte lettre envoyée de Bovernier (Val d'Entremont) au rédacteur de *L'Agace* (N° 25, p. 1) ; les formes suivantes l'attestent : *âtro* = autre, *assemblo* = assemblée, *trié* = tirer, *cogno* = je connais, *mi* = mais, *fire* = faire. On ne saurait en dire autant du patois soi-disant de Saxon dont se sert l'auteur anonyme d'une anecdote (N° 25, p. 2) : le seul mot valaisan, ou presque, que j'y aie relevé est *rotaz* = route, bien isolé parmi des formes vaudoises telles que *les jets* = les yeux, *d'au* = du et un participe passé masculin comme *trevougni*. L'influence de Favrat s'est étendue bien loin ! L'historiette fribourgeoise datée « Du Combertin lou dzoa de la Saint Dzozet » (N° 26, p. 2) paraît contenir de bon patois local (*ona toa* = une tour, *ye su zau* = j'ai été ou plutôt « je suis eu » et l'opposition entre *mothi* = église et *ishé* = êtes). On peut probablement donner le même certificat d'authenticité à celles envoyées de « la citâ dé la reine Berthe », Payerne (*l'ôtrou dzo* = l'autre jour, *tita* = tête, *notâde* = notez) (N° 26, p. 3), et de Grandson (N°s 31, p. 4 et 32, p. 3). Un petit morceau « dais inveron de la Boun-Igue » (Aubonne ?) (N° 27, p. 2) me semble du pur joratais.

Non moins nombreuses sont les histoires que seul un examen de la langue révèle comme étrangères au district d'Aigle. Nous lisons ainsi, dans le N° 5, p. 2, une espèce de reportage burlesque intitulé « Les élecchons à Ienesairés »

[1] Cette impression a été confirmée lors d'une récente visite sur place.

(Buenos Aires ?). Quelques grossières fautes de patois nous y surprennent d'abord : *gordza* au lieu de *gordze*, *s'en é trové* au lieu de *trovô*, etc. L'auteur a peut-être été longtemps loin du pays, mais il a aussi conservé de nombreuses formes du cru : les infinitifs avec la diphtongue croissante généralisée, issue de palatale + are, tels que *s'édjé* = s'aider, *mépraijé* = mépriser trahissent immédiatement qu'il est originaire de « Delé Rouno » (Delà le Rhône, c'est-à-dire du Valais). Mais on peut aller plus loin. Les formes *groussa* = grosse et *étairé* = était (forme issue, selon M. Jaberg, d'une contamination des représentants de lat. erat et * est + ebat, cf. anc. fr. ere et estoit) et la présence simultanée de ces deux formes sur le seul point 18 des *Tableaux Phonétiques des patois suisses romands* [1] nous font voir que nous avons affaire à un spécimen du patois de Collombey ou du moins des environs immédiats de Collombey. Un « Avis à l'onorable publiqe » (N° 22, p. 4) doit également être du Bas-Valais. Les participes passés en *-ATU* sont tous en *-o*, et des *biau* = beau, *premié* = premier et *sandgié* = changer ne permettent plus de doute. Dans d'autres cas il faut se contenter de moins de précision, la graphie rendant les sons d'une manière fort imparfaite et des mots caractéristiques faisant défaut. « A la foire d'la Tour » (N° 9, p. 3) est bien écrit en patois savoyard *(marthand* = marchand, *d'ziran* = dirent), mais d'où ? « La preïre de petiou Savoyard » (La prière du petit Savoyard) (N° 25, p. 2), qui se retrouve, par une erreur assez fréquente dans *L'Agace*, au N° 34, p. 2, est de Dulex et le récit est en patois de Panex, mais pour y mettre un peu de couleur locale les petits garçons savoyards sont censés parler leur langage natal : *lhanbe* = jambes, *lhor* = jour, *medlhe todlhor* = mange toujours, *de m'an ve* = je m'en vais [2]. Mais avec *panthe* = panse on retombe en plein dans le patois de Panex (Savoie : *panfe)*. Dulex emploie souvent ce

[1] MM. Gauchat, Jeanjaquet, Tappolet, *Tableaux phonétiques...*, Neuchâtel (Attinger) 1925.

[2] Ces essais de rendre l'interdentale [ð], tantôt avec *lh*, tantôt avec *dlh*, sont intéressants.

procédé ; le plus bel exemple en est peut-être une anecdote dans le N° 24, p. 3. Il y est question d'un certain Henri Djona, d'Ollon, qui tout en faisant son service militaire dans les environs de Lutry va marauder des raisins avec quelques camarades. Arrive un garde champêtre et Djona est appréhendé. Pour échapper à sa juste punition, Djona fait croire au syndic qu'il est originaire de la Gittaz dans le Jura vaudois, qu'il ne savait pas ce que c'était qu'un raisin et qu'il avait seulement voulu aller regarder ces belles baies de plus près. Le syndic rit de cette ignorance, assez vraisemblable chez un montagnard, et Djona est relâché. La trame de l'histoire est en patois de Dulex, la conversation entre les camarades de service également. Le syndic et le garde champêtre emploient, comme il se doit, le « patois vaudois », la koinè, bref, le patois de Favrat : *mâ* = mais, *ozi* = oiseau etc. où un *medja* = mangé (forme de la Plaine du Rhône vaudoise) détonne singulièrement. Djona, devant ses juges, change immédiatement de patois, mais le raffinement de Dulex ne va pas jusqu'à lui faire prendre le parler de la Gittaz. Un seul exemple suffit à le montrer : *ti lé tzan* = tous les champs (Ollon-Panex [tɥi lu tsã]. L'Auberson, p. 3 de *Tabl. phon.*, tout près de la Gittaz [kçy]). Deux petites histoires, « Onna pourdze » (N° 26, p. 2) et l'autre sous « Lhavouenisse » (N° 27, p. 1), nous donnent en abondance des formes qui font songer à Fribourg : *vouthron* = votre, *chon* = son, *chu* = suis, *galegea* = jolie, *lathi* = lait, mais des *bun* et *beun* = bien et *tun* = temps nous ramènent dans le Pays d'Enhaut. La Gruyère est représentée par « L'Epâo qe se va confessa » ; preuve en soit *chin* = sans, *soârta* = sorte (N° 29, p. 2). Le N° 27, p. 3 contient une petite historiette avec une grosse faute : *noça* = noce, et quelques formes de patois vaudois : *âu* = au et *plioumâ* = plumé. La dernière page de ce numéro nous présente un autre spécimen du même patois : *cllioure* = fermer, *igue* = eau, *verro* = verre. Une lettre, signée Hippolyte Favrat et datée d'Ollon le 2 mars 1872 (N° 21, p. 1), est écrite dans ce même patois. M. Hip-

polyte a été influencé par son célèbre homonyme ; il est dommage seulement qu'il n'ait pas, et de bien loin, la même verve. Il n'y a que l'orthographe ici qui soit curieuse : toutes les finales atones sont pourvues d'un z (*pourroz* = pauvre, *bounaz* = bonne), ce z accolé à tant de noms de lieu et de famille (Rivaz, Borloz, etc.) qui a déjà provoqué, du moins dans les milieux soustraits depuis des générations à toute influence patoise, un déplacement de l'accent tonique et qui finira probablement, en Suisse comme c'est déjà arrivé en France, par se faire prononcer. L'inventaire des contributions du dehors à *L'Agace* pourra être considéré comme à peu près complet quand j'aurai mentionné deux articles parus dans les N°s 15, p. 2 et 25, p. 1 et dont je n'ai pas pu identifier le patois. Je cite quelques formes, dans l'espoir que quelqu'un de plus compétent que moi y réussira. Du premier : *on viadzo* = une fois, *na gourgne* = un cep, *mâ* = mais, *téta* = tête, *mimo* = même, *siant* = soient, *avanhi* (h = [ç]) = avancé, *envouïa apri* = envoyés après, *érant* = étaient, *dezarant* = dirent, *demandiron* = demandèrent. Du second : *ivoue* = eau, *ozé* = oiseau, *prau* = assez, *beû* = bœuf, *boûna* = bonne, *pouête* = vilaines, *sausse* = sache, *ire* = était, et une foule de passés simples tels que *areva*, *arrevaron*, *viron*, *santiran boetaran*. J'ai l'impression qu'il s'agit de patois voisins, les deux morceaux ont peut-être le même auteur. Mais il n'est pas impossible qu'il s'agisse d'un patois fantaisiste.

Ce qui reste après toutes ces défalcations, et c'est peut-être un peu plus de la moitié, est tout écrit en patois du district d'Aigle, et c'est là ce qui fait le véritable prix du petit journal. Car nous possédons par ailleurs très peu de textes de cette région : M. Tappolet en a publié et commenté un (de Gryon) du XVIIe siècle dans la *Festschrift Gauchat* [1] ; un autre, de Leysin, se trouve dans le *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande*, 4, 23. En y ajoutant quelques versions de la parabole de l'enfant prodigue nous en aurons

[1] Zurich 1926.

dressé la liste entière, ou presque. J'ai bien entre les mains quelques articles du *Conteur Vaudois*, pourvus de la mention « patois d'Ollon », mais je ferai grâce au lecteur d'une énumération des formes « vaudoises » ou tout simplement erronées qui y fourmillent. Ce que Cornu *(Bulletin du Glossaire*, 12, 40) a relevé dans *Po recafâ* est, proportionnellement, peu de chose auprès. Il vaut peut-être la peine de faire remarquer ici qu'un grand pourcentage des fautes si justement critiquées par Cornu est imputable au fait que quelques auteurs comme Testuz et Croisier étaient originaires de la plaine du Rhône vaudoise ou y habitaient. Des *-e* finaux à la place de *-a* et quelquefois de *-o*, des *eu* au lieu de *ao* sont ainsi la revanche que prend le langage natal sur celui imposé par le prestige de Favrat. Le patois de Dulex et celui de ses correspondants des environs d'Aigle ne sont pas à l'abri de toute critique non plus. M. Cornu, grand puriste et doué d'un sens linguistique très fin, y aurait trouvé à reprendre. Mais il ne faut pas être trop exigeant. Ce n'est pas du baragouin parce qu'un morceau contient un *teri* = tirer ou un *laborâ* à la place d'*arâ*. Prenons au hasard : *sauça* pour ['so:fə] ou ['so:ʱə] (N° 5, p. 2), *panse* pour ['pɑ̃:ʱə] (N° 10, p. 1), *né me non plus* pour [mɛ] ou [mas(ə)'pu:] (N° 10, p. 3), *par* au lieu de [pɛr] (N° 15, p. 4 et N° 17, p. 4), *venu* pour [və'nø] (N° 17, p. 2) et finalement *bout* pour [bɛ] (N° 34, p. 2). C'est faux, mais ce n'est pas très grave, et le plus souvent nous avons affaire à un bon patois.

Nous allons maintenant essayer de faire, pour ces morceaux en patois de la région d'Aigle, le même travail de localisation que pour les morceaux allogènes. Mais l'abondance des matériaux (Dulex faisait continuellement appel à des correspondants, et ces appels étaient entendus, les premières années surtout) nous oblige à être encore moins complet.

Une remarque, tout d'abord : les résultats de ce travail ne peuvent pas être considérés comme très sûrs, et cela pour plusieurs raisons : la première c'est que nous n'avons pas encore pu explorer tous les patois du district ; ensuite ces patois, en faisant une exception pour ceux des Ormonts, qui se détachent

très nettement, se ressemblent beaucoup, et surtout les traits qui les séparent sont difficiles à rendre par l'orthographe ordinaire. De plus la limite intéressante [ʲ] et [ç] issus de KL et FL latins initiaux ou intérieurs appuyés, qui suit la limite entre les communes d'Yvorne et de Roche, ne concerne que bien peu de mots en somme. Mais la plus grande source d'incertitude se trouve être Dulex lui-même. Nous l'avons déjà vu se mêler d'écrire du patois savoyard et vaudois. Il se pique, à plus forte raison, de connaître les différents patois de sa région, et cette prétention embrouille tout. Il emploie mainte fois le même procédé que dans l'histoire de Henri Djona. On a de bonnes raisons de le soupçonner de s'envoyer des correspondances à lui-même. Mais ce qui est plus grave, c'est qu'il ne se sert pas toujours, au début, de son propre patois ! Voici quelques traits saillants de la phonétique de Panex :

Les participes en -ATU (non précédés de palatale) sont représentés par un [ɑ] : [tsɑ̃'tɑ] etc., les autres A accentués arrivés de bonne heure à la fin du mot, c'est-à-dire devant T ou V, par un [o] : [pro] = pré, [ʲo] = clé, etc. (seule exception : Lat. *SUAVE* [swa] = facilement, à Panex comme à Ollon, mais [ʃo] à Yvorne qui a aussi les participes en [o].) C latin devant *e* ou *i* ainsi que kḭ et tḭ appuyés (et les quelques cas ou un *t* est venu se glisser entre *n* et *s* ou *l* et *s*) sont représentés d'une façon en apparence irrégulière mais constante, tantôt par [ʲ], tantôt par [f] : [fɛ̃,fɛ̃'kɑ̃:ta] cinq, cinquante, mais [la'ʲe], [tsɑ̃'ʲõ] chanson et [ɛ̃ʲɛ̃bðə] ensemble, mais [sø'fəsə] saucisse [1]. Et quelques mots fréquents : *au* = [i], *des* = [diz], *était* = ['ɛ:rə], *entendu* = [a'wi] (Ollon d'habitude et Yvorne toujours [ɔ'dzy]. Avec ces quelques points de repaire, il est assez facile de reconnaître le patois de Panex.

Or, un coup d'œil sur la première page déjà de *L'Agace*,

[1] Je n'ai pour le moment qu'une explication, et très banale, de ces faits : mélange de parlers. La Plaine a, en effet, partout [f], les Ormonts un son plus ou moins voisin de [ʲ].

celle qui est reproduite dans le *Glossaire*, nous montre que Dulex enfreint constamment ces règles. Les participes en -ATU y sont tous en *-o* et il y a un *tzancllion* = chanson. Les *-o* sont assez vite délaissés (il y a pourtant une rechute dans le N° 11, p. 1 dans un article signé Djan-David et, dans plusieurs autres, p. ex. N° 15, p. 3, des *-o* perdus parmi une grande majorité de *-a*, tout-à-fait comme dans le parler de certaines personnes d'Ollon). Mais il est à peu près constant, dans les vingt premiers numéros, approximativement, de trouver dans les articles rédactionnels *u*, *dés*, *ire*, et *odzu* pour au, des, était et entendu. De quel patois cherche-t-il ainsi à se rapprocher ? De celui d'Aigle, nous dit déjà la vraisemblance, et cette idée à priori est corroborée par l'identité des formes données avec celles d'Yvorne (1 km. au nord d'Aigle). Ce mélange gâte évidemment un peu la valeur de *L'Agace* comme document linguistique, mais à mesure que Dulex s'occupe d'une manière plus désintéressée du patois, à mesure qu'il se fait collectionneur de mots rares et même folkloriste (et cette évolution est déjà complète quand il fonde, en 1878, avec des notabilités telles que Morel-Fatio et le prof. Duperrex, la Société des patois vaudois), il purifie son patois jusqu'à ce que celui-ci devienne presque parfait. Mais il est temps, après cette trop longue digression, de procéder au triage annoncé.

Le patois de Bex est assez bien représenté. En premier rang se place une nomenclature en ce patois de quelques 200 arbres et fleurs, faite par un botaniste (N° 24, pp. 1 et 2). La forme patoise paraît irréprochable : *biolombard* = maïs, *dsanfanna* = gentiane, *hieudzes* = fougère (h = [ç]). Deux autres morceaux sont expressément localisés à Bex, le premier (N° 14, p. 3) parce qu'il est daté « du bord de la Croisette », le second (N° 20, p. 2) par la signature « un Béleren » (habitant de Bex). Là non plus il n'y a rien à reprendre à la phonétique : tous les participes sont en *-o* etc., mais cela ne prouve pas nécessairement qu'ils soient authentiques. Dans le N° 15, p. 3, il y a une petite anecdote (de Dulex sans doute) où un paysan

« des montagnes » cause avec un Béleren. Le premier dit *methâ* = mêler, mélanger, le second répond *méhllau* = le méteil. Le patois de Bex (comme celui d'Aigle, cf. Gignoux, *La terminologie du vigneron*, Thèse de Zurich, 1902, § 6, 27 [ço] = clé) a en effet développé les groupes KL et FL en [ç] ou, plus probablement, changé un [ʲ], régnant encore à la campagne, en [ç], par un souci d'élégance qui s'est manifesté dans maint patois. Dulex connaissait donc fort bien cette particularité. Mais il n'a pas toujours autant de chance : il y a dans le N° 40, pp. 2, 3, un colloque entre deux étudiants, l'un d'Ollon, l'autre d'Yvorne. Celui-ci dit tous les participes en *-a*, celui-là en *-o*. Le contraire aurait été plus juste ! Ailleurs (N° 18, p. 2) un paysan et un maquignon discutent le prix d'un cheval. Le premier parle le bon patois de Panex, le second emploie des formes comme *itô* = été, *dao* = du, *bita* = bête, *tzerrua* = charrue, *baïla* = donné, formes qui ne coexistent très certainement nulle part. Ou serait-ce par une grande habileté que Dulex met un pareil charabia dans la bouche du maquignon ?

Les patois des Ormonts tiennent aussi une certaine place. Nous lisons dans le N° 15, p. 4 une « Tzanthlon (à remarquer la manière dont est rendu l'espèce de [ʲ] ormanan) en patois d'Ormont désu, rémendaïe (racommodée) par le rédacteur de *L'Agace* ». C'est la chanson, bien connue dans nos parages, « Etai-te, mon pouro Diannet, que bouessé dé la sorta » (Est-ce toi, mon pauvre Jean, qui frappe de la sorte ?), et bien que Dulex y ait mis sa main, les formes me semblent authentiques : *vu-to* = veux-tu, *prau* < Lat. *PRODE* = assez et *a* < ATU. Une autre chanson, « Le merlo et le corbé », avec la mention « Ormonts-dessous » se trouve dans le N° 32, p. 4. Déjà les formes *laou* = leur, *vaolon* = volent, *tarpe* = taupes, *atro* = autre et surtout *re zu* = il a été (littéralement = il est eu) nous auraient très suffisamment renseignés sur sa provenance. Quelques lignes (N° 9, p. 2) sous l'en-tête : « On nos écrit di la Goletta », sont censées être du même patois. Des formes telles que *l'âtro*, *de lou iadzo* = parfois, *dé les*

aubades = des aubades, nous le montrent bien, mais un *nofe* = noce me laisse un peu perplexe, ['nɔθə] étant, que je sache, la seule forme connue dans les deux Ormonts. Un article en français (N° 32, p. 2) donne quelques répliques patoises. Voici ce qui est mis dans la bouche d'un *Mouergo* (habitant d'Ormonts-dessus) : *motji* = église, *er a ita fé* = il a été fait, *dés lous omo* = des hommes. Et une jeune fille de la Forclaz (Ormonts-dessous) dit : *thau* = ces, *danthont* = dansent, etc. Tout cela est très juste. Des correspondances nous donnent quelques mots des patois des hameaux d'Ollon montagne. Il y en a une de Plan d'Essert (N° 1, p. 3), une d'Exergillod (Cerdzelhoud) et une dernière de Plambuit (N° 10, p. 2). Seule l'authenticité de la dernière éveille quelques doutes, causés par des participes en *-o*. *L'Agace* offre un seul spécimen localisé du patois de Villeneuve (en patois : la Vella) (N° 7, p. 3). C'est très court mais paraît authentique : *eta* = été, *deis essais* = des essais.

L'Agace ne donne malheureusement qu'une bien faible idée de ce qu'a pu être le patois d'Aigle. Il y a bien quelques articles que je soupçonne être d'Aigle (p. ex. N° 7, p. 2 sous « Lhavouenisse »). Mais le seul qui y soit expressément localisé (par la signature : *On Renaillard* = habitant d'Aigle : N° 5, p. 4) contient, avec un *u* = au, auquel nous nous attendions (voir ci-dessus page 17) et un *ma* = mais, somme toute pas trop invraisemblable, des formes aussi douteuses que des participes en *-a*. *-o* a dû être la seule forme à Aigle, à preuve un *itau* = été avec la remarque : disait-il en son patois d'Aigle (N° 39, p. 4).

Parmi les articles qui ne sont ni datés, ni signés et ils sont la très grande majorité, il s'en trouve d'aucuns qui donnent d'une autre manière quelque indication sur la provenance du patois. Il y en a un, par exemple, (N° 9, p. 3) où il est question de la Corena. Chacun dans notre région sait que cela veut dire le café de la Couronne, à Yvorne. Cela ne prouve rien tout seul, mais un peu plus quand on observe que les formes, d'ailleurs rares et peu caracté-

ristiques, sont parfaitement compatibles avec le patois d'Yvorne. Les morceaux signés Nierson, et ils sont très nombreux dans les premiers numéros, sont écrits en un patois d'Ollon très pur. Celui qui ne le saurait pas s'en douterait bien vite tant il parle souvent des cafés de ce sympathique village. Mais il n'y a pas que les cafés pour nous mettre sur le bon chemin. Un anonyme raconte (N° 28 p. 2), sous la rubrique « Lous Cavaliers de Lé-Eutra », des souvenirs d'enfance, expressément localisés à Frenières. Sans pouvoir rien affirmer (Frenières étant justement une de mes lacunes), je tiens pour vraisemblable que ce morceau, avec ses *u* = au, *és* = aux, son mélange de participes en *-o* et en *-a (bordau* = bordé, *estimâ)* et ses passés simples tels que *uran*, *démandirant*, soit en patois des montagnes de Bex. Le morceau qui vient ensuite ne contient pas d'indice de ce genre. Mais les formes révèlent très clairement qu'il s'agit du patois de Corbeyrier. Les participes sont en *-eau* : *plhanteau*, *pousseau* ; e entravé devant nasale est dénasalisé : *qemeai* = comment, *dés* = dans ; et déjà le seul mot *vierro* = verre restreint singulièrement le champ d'investigation. On ne risque pas de se tromper non plus, quand on affirme que les trois petites anecdotes, dont je cite ici des formes, ont été écrites par d'authentiques Ormonants : *tsahiau* = chasseur, *e ra* = il a (N° 8, p. 2), *prau* = assez, *e-re* = c'est (N° 16, p. 3) et *vu* = tu veux, *thau* = ces (masc.) (N° 30, p. 4).

Il me reste enfin à avouer que certains articles sont demeurés rebelles à mes tentatives de localisation. Le plus intéressant se trouve dans le N° 12, p. 2 et s'intitule : « Onna bouena farça que ne sé fé pas preu sovein ». *ieu* = vieux, *assuira* = assuré, et *nué* = nuit font penser au Bas-Valais, mais des infinitifs comme *tserdji* = charger et des participes en *-a* ruinent cette hypothèse. Autres formes à retenir : *béfraré* = beau-frère et quelques passés simples.

Cette longue et — je le crains bien — fastidieuse énumération n'a eu qu'un but, tout négatif : de montrer que, lorsqu'on voit dans le *Glossaire des patois de la Suisse romande*

une citation de *L'Agace*, et cela arrive assez souvent, il ne faut pas croire sans autre qu'il s'agit du patois de Panex. Les contributions de Dulex occupent peut-être un quart des colonnes de *L'Agace*, mais il n'y a guère que la moitié de ce quart qui soit écrit en son patois natal, pur de tout alliage. Mais ce huitième équivaut à tout ce qui a été écrit de mieux en patois en Suisse. D'abord au point de vue de la langue. Il aurait fait un témoin d'élite, ce Dulex ! Malgré sa qualité de « régent », il a gardé toute sa rusticité. Il était un digne fils de ce petit hameau de Panex, perché à mi-hauteur sur son plateau, tout entouré par la forêt et combien isolé encore en hiver malgré la route qu'il doit en grande partie à « Djan-Davi ». Est-ce pour faire plaisir à ses mânes que beaucoup de jeunes s'y servent encore du vieux parler ? Il connaissait à fond le vocabulaire du paysan et du montagnard, et il avait leur mentalité. Il ne traduit que tout-à-fait exceptionnellement en patois le français du pasteur, de l'instituteur ou de l'avocat, mais il rapporte volontiers une sortie d'un vieux paysan avec cet argument : *I conto stace ein patois parsquiet le s'est passaïe ein patois.* En dépit du *parsquiet*, qui n'aurait pas fait plaisir à Cornu, c'est là le signalement d'un patois naturel.

En lisant *L'Agace* on se rend compte combien la syntaxe a été vite transformée, francisée dans nos contrées. Il y a bien encore des passés surcomposés (type : il est eu = il est allé, il s'est eu vu, et même il a eu été ressuscité : N° 14, p. 3) et des négations *pasmé* et *rein* = rien (type : ne veux-tu rien accepter un verre, N° 22, p. 1), mais les pronoms sujets tendent à s'employer toujours davantage, et des constructions sans article comme *e sont restâ vouarba* (N° 35, p. 1), ils sont restés un (bon) moment, payer demi-pot, boire quartette (c'est-à-dire devant des termes de mesure et aussi après *proeu* = assez, beaucoup : *i avo proeu bé et bon premiau* = j'avais beaucoup de belles et bonnes prunes : N° 20, p. 2) se font bien rares. Les passés simples ont disparu, pratiquement parlant. Durant des

centaines d'heures de conversation j'en ai relevé un seul. Chez Dulex ils existent encore, surtout des *fut* et des *furent*, il est vrai.

Je note au hasard quelques archaïsmes et provincialismes, qu'on n'entendrait plus guère aujourd'hui : *ié arrétâ dè bouessi po avezâ qe fassait* = j'ai arrêté de frapper pour regarder ce qu'il faisait (N° 23, p. 2) ; *on est tot ebaïa quinna bouenna gota fé cé nové* = on est tout étonné de voir la bonne goutte que donne ce (vin) nouveau (N° 26, p. 4) ; *pas atant qe vos le peude bin crairè* = pas autant que pouvez bien le croire (N° 17, p. 2) ; *por pou qe satzon sé bin mariâ* = pour peu qu'ils sachent bien se marier (N° 28, p. 3) ; *i'é einquie fé on pertui* = j'ai fait un trou ici (N° 20, p. 3) ; *por io allâ ?* = pour aller où ? (N° 35, p. 2) ; *einbé saccoeuret* = en secouant (N° 10, p. 1) ; *les cerisé sont dè bé couelhi* = les cerises sont faciles à cueillir, et *l'ai tré tant grai de sé thenna* = il lui est tellement pénible de se courber (N° 30, p. 3) ; *en Allio, per A.* = à Aigle (N° 7, p. 2) ; *allâ en son lardze* = aller à sa place (N° 29, p. 2) ; *en dis venendze* = pendant des vendanges (N° 39, p. 1).

Avec la syntaxe c'est certainement le vocabulaire qui s'est le plus nivelé. On s'en rend compte en parcourant le « Dicchenéro patois », rubrique constante des douze derniers numéros de *L'Agace*. A condition toutefois d'être un peu sceptique à l'égard des homonymes que prodigue Dulex et qui souvent ont été cherchés dans un autre patois ou qui ne sont pas tout-à-fait homonymes, on y fait des trouvailles telles que *vai* (N° 32, p. 4) < VICE. Mais les mots qui se présentent naturellement dans le texte ont plus de valeur pour nous. Il n'y aurait pas de sens à donner la liste — qui serait bien longue — des vocables de *L'Agace* que même mes meilleurs témoins n'ont pu traduire. Avec le temps, le *Glossaire* les publiera tous. Mais nous ne pouvons résister au plaisir de commenter quelques mots rares. Notons en passant *l'ennoiondze* = l'ennui avec ce suffixe (-onia, -onica ?) autrefois beaucoup plus commun. (Cf. un [vja'λõ : dz] = vieillesse, que j'ai recueilli dernièrement à Ruffieu en Valromey, Ain).

La *mévanna* (N° 6, p. 4) nous retiendra davantage. Après beaucoup de recherches j'en ai obtenu la définition et, depuis, j'ai même eu le plaisir d'entendre le mot spontanément : c'est une moitié de porc suspendue à la cheminée. Avec ce renseignement l'étymologie est facilement établie : c'est évidemment le même mot que l'engadinois *mazain* et le provençal *megina*, ramenés par Meyer-Luebke à **mediēna*[1]. Ici il faut postuler un *mediana*, mais le changement de suffixe ne nous avance pas beaucoup. Ce qu'il y a d'intéressant et de difficile à expliquer c'est le *v*. Je crois y voir un développement parallèle à celui qui a amené *Adosindus*, *Adosinda* (voir Gauchat, *Bulletin du Glossaire* 13, 62 et Muret, *ibid.*, 14, 37) à [ɑ̃'vɛ̃:da], Anzeindaz (exemple demeuré jusqu'ici unique dans notre région pour illustrer la « loi » : dz ancien > *v* tout comme ts ancien (issu p. ex. de c *initial* + e) > *f*). Mais tant qu'on n'aura pas rendu compte de la manière dont le di intervocal a pu passer à *dz* au lieu de disparaître et d'être remplacé par un [j] d'insertion selon la règle, tout ceci n'est qu'une pure hypothèse. Nous remarquerons seulement qu'entre deux voyelles antérieures il ne peut pas être question d'un [v] d'insertion.

Un autre mot, d'aspect aussi curieux, mais moins énigmatique, se lit dans les N°s 30, p. 1 et 31, p. 3. C'est *hieu-sai* = cinq à six, prononciation donc [çø's̄ɛ]. Je ne l'ai jamais entendu à Panex ni à Ollon, mais sur la foi d'un [fjøsɛ] à Corbeyrier on aurait pu y postuler son existence. Il ne fait pas de doute qu'il y ait un ou < AUT dans le mot, bien que mes témoins, en parlant français disent plutôt deux-trois, trois-quatre ; preuve en soit [trɛykatrə], [katryfɛ̃] = trois ou quatre, quatre ou cinq. (Parfois aussi [duytrɛ] = deux ou trois, mais dans le langage naturel [døtrɛ] ou même [døtrə]). ø n'est donc pas une variante syntactique de [u] dans [du] = deux, ni la résultante d'un DUI[2], mais la forme orthotonique qu'a prise AUT (comme BOVE > [bø] = bœuf), qui s'est

[1] Romanisches Etymologisches Wörterbuch[3], 5460.
[2] Voir Bulletin du Glossaire 8. 60, rem. 9.

diphtongué dans nos parlers comme un O latin ouvert ou fermé (Cf. p. ex. *Conteur Vaudois*, où l'on trouve de nombreux *âo* = ou). Dans la fusion (plus ou moins complète) entre deux, respectivement cinq, et ou, la syllabe ainsi constituée était longue et a en effet ainsi, suivant une tendance commune à tout l'est gallo-roman français, pris l'accent principal. Dans les autres cas ou, étant essentiellement un mot protonique, a suivi, dans la région d'Aigle, un chemin différent et a abouti à [y] tout comme [ybðɑ] = oublier, [yvri] = ouvrir et, dans une partie des patois en question [dy] = du, en regard des formes vaudoises (toujours d'après le *Conteur*) *âobllia*, *âovert*, *dâo*. Nous croyons donc avoir expliqué le [ø]. Mais comment admettre que *CINQUE ait passé à un simple [ç] ? Nous ne savons quand s'est produite l'agglutination entre *CINQUE AUT SEX, ni à quelle étape de son développement était arrivé le premier élément du composé. C'est en tout cas avant que la loi qui pousse MANDUCARE, manger (devenu en franco-provençal minducare, base postulée par tous nos parlers) à [məd'zi] ait déployé ses effets. Le [ə] ainsi obtenu arrive donc en hiatus devant un élément vocalique qui, à ce moment, n'était peut-être ni monophtongué, ni palatalisé, et se transforme en [j]. La consonne initiale a poursuivi son chemin en avant, vraisemblablement jusqu'à [f]. Ainsi nous sommes arrivés au [fjøsɛ] de Corbeyrier. Mais le groupe [fj] dans une petite partie du Bas-Valais et du district d'Aigle, dont Panex, a été entraîné à [ç] par un processus facilement explicable. Lat. FERU > [fjɛ] = fier a évolué en [çɛ], [fjøsɛ] en [çøsɛ].

La morphologie, l'élément le plus stable de chaque langue, ne s'est guère modifiée depuis le temps de *L'Agace*. C'est à quoi nous devions nous attendre. Nous trouvons cependant quelques secondes personnes au pluriel de l'impératif et du présent de l'indicatif de la première et de la seconde conjugaisons avec la terminaison *-de : équeutade* (N° 17, p. 2). (Très souvent avec ce verbe). Ce *-de* est encore de règle dans le canton de Fribourg p. ex., et a été autrefois beaucoup plus répandu.

Les phonèmes évoluent évidemment beaucoup plus vite que les morphèmes. Mais 50 à 60 ans sont peu de chose même pour eux, et nous ne pouvions guère espérer apercevoir, sous le travesti de l'alphabet ordinaire, des changements appréciables. Il y a bien de nombreux mots avec un *th* ou un *f* qui se disent aujourd'hui avec le son correspondant du français, soit [s], [fl] ou [kl] (très souvent p. ex. *Franfai, Franfaise* = François, Françoise, formes dont aujourd'hui plus personne ne se rappelle l'existence). Mais ces faits regardent surtout le vocabulaire. C'est donc une bonne surprise quand nous trouvons quelques lignes (de 1878) qui renseignent expressément sur une prononciation archaïque. Les voici (N° 29, p. 2) : *Chai bin ébaya che du chapin villo et revillo ne voeudrait pas du foeu ? — entervavè ou Dzaquiet à à* (sic) *la vilhe mouda* = Je me demande si du sapin vieux et revieux ne vaudrait pas du hêtre, demandait grand-père Jaques à la vieille mode. Il y a deux faits au moins qui font dire au rédacteur de *L'Agace* que le vieux grand-père parlait à l'ancienne manière. D'abord il a transformé tous les *s* en *ch*, évolution dont il ne reste que des traces dans la contrée d'Aigle, ensuite il prononçait les [ð] de Dulex (rendus d'habitude tout bonnement par *lh*, quelquefois par *îl)* d'une manière particulière transcrite par *ll*. Ou bien nous nous trompons beaucoup, ou bien cela doit représenter le son qui donne tellement de tracas à tous les enquêteurs à Ormonts-dessus, que les rédacteurs des *Tableaux phonétiques* transcrivent tantôt par un l vélaire, tantôt par une combinaison des signes pour [ð] et [l]. D'autres ont parlé d'un l cacuminal. Pour moi c'est dans tous les cas le son exactement intermédiaire entre [ð] et [ʎ]. Même sans ces lignes nous pourrions reconstruire cette étape et aussi le *ch* pour la Plaine, mais elles nous apportent un de ces trop rares témoignages d'ordre chronologique. Sans doute le vénérable aïeul était-il déjà très âgé en 1878 et il devait aussi appartenir à une famille au langage archaïsant, mais tout en tenant compte de cela il n'est plus possible, semble-t-il, de reculer la date de naissance du son [ð] dans les environs

d'Aigle (et aussi de [pʲ] et [bǯ]) au delà de 1800. (Ailleurs l'évolution doit avoir été plus précoce, puisque dans la version de Vétroz de la parabole de l'enfant prodigue le *pl* latin-français est déjà à l'étape actuelle, *pf)*. Mais il y a quelque chose d'autrement plus précieux dans les lignes qui viennent d'être reproduites. C'est le petit titre *ou* dont Dulex honore le vieux Dzaquiet. Nous l'avons traduit par « grand-père » et montrons par là que ce mot vient, selon nous, du latin AVU. CLAVU a donné [ʲu], AVU serait donc devenu [u], précisément. On objectera que cette théorie est trop audacieuse, puisque AVU n'a pas été constaté jusqu'à présent en domaine gallo-romain [1]. Mais il y a *avon* = aïeul en ancien dauphinois [2] (communication de M. Duraffour) et *avelet* en Lorraine (v. Wartburg, Franz. Etym. Wörterb.); AVU a en outre une descendance directe en Lombardie, au Tessin et dans les Grisons ; et finalement il faut tenir compte du fait que les patois qui nous occupent ici ont un vocabulaire souvent fort archaïque. D'ailleurs *ou* ne se lit dans *L'Agace* qu'ici, où tout est « à la vieille mode », et, c'est peut-être inutile de l'ajouter, le souvenir en est complètement perdu chez les patoisants de maintenant. (Tout comme celui d'*anta* = tante qui se trouve encore dans *L'Agace.)*

[1] Voir cependant *Bulletin du Glossaire*, 13, 87, où M. Gauchat ramène un *menau* = nom honorifique qu'on donne aux anciens du peuple (Pays-d'Enhaut), relevé dans le *Glossaire* de Bridel, à *AVOLUS. Une base AVU ne me paraît pas improbable non plus. En supposant que la notation de Bridel corresponde à [o], cela cadre évidemment mal avec CLAVU > [ʲu] au Pays-d'Enhaut. Mais la diphtongue romane au < a + l vocalisé a pu, dans un même parler, selon sa position syntactique se développer en [o] ou en [u]. On oserait peut-être prêter cette faculté aussi à la diphtongue latine AU. Mais jusqu'à ce que le sort de celle-ci en franco-provençal soit mieux éclairé, il faut s'abstenir d'une discussion, surtout devant la difficulté d'interpréter phonétiquement la transcription *au* du doyen. En tout cas, le *ou* qui nous occupe ne vient pas de *AVOLU, qui aurait probablement donné [avø] à Panex tout comme à Troistorrents, sur l'autre versant de la vallée du Rhône.

[2] Royer-Thomas, *La Somme du Code*, *Notices et Extraits*, tome XLII, 30, 27. En rapprochant cette forme de nyes, nevon = neveu dans Devaux-Ronjat, *Comptes consulaires de Grenoble*, on voit en cet *avon* non pas *AVONE mais AVU, affublé de la déclinaison dite germanique. Il faut peut-être expliquer de même les nombreux [avø] valdôtains. Voir l'ALF c. 941 oncle.

Dulex a voué beaucoup de soin à la transcription du patois. Il avait à ce sujet des idées assez modernes, qu'il a exposées dans quelques numéros de *L'Agace*. « Un signe pour chaque son », voilà son principe. Mais il modifie souvent son système. A un moment donné il alla jusqu'à représenter tout [k] par *q*, tout [g] par *g* etc. Mais de telles hardiesses ne pouvaient naturellement plaire aux patoisants, qui éprouvent déjà sans cela beaucoup de peine à reconnaître leur idiome lorsqu'on se mêle de l'écrire. Aussi les derniers numéros de la petite feuille sont-ils orthographiés d'une manière beaucoup moins révolutionnaire.

Je n'ai aucune qualité pour juger l'œuvre de Dulex du point de vue littéraire. Bien des anecdotes sont vulgaires ; les poésies, si nombreuses, ne sont pas toujours construites selon les exigences de la versification classique, mais elles n'agrémentent pas moins les veillées encore aujourd'hui. Et d'habitude les morceaux sont si savoureux, si pleins d'humour vaudois, la langue si naturelle et la forme patoise si irréprochable que le Glossaire aurait à gagner à y puiser des citations encore plus souvent. Mentionnons au hasard les poésies « Adiu à l'omeletta » (N° 29, p. 4), « Faut la pipa » (N° 30, p. 3) et les articles « Oui u Na » (N° 28, p. 3), « Tzalande » (N° 30, p. 1), « On révenant » (N° 34, p. 1) et l'histoire de la femme qui voulait pendre son mari (N° 14, p. 1).

Voici pour finir une petite anecdote de Dulex (N° 15, p. 2), pourvue d'une traduction et d'une transcription phonétique [1] afin de donner une idée du patois de Panex :

Loïatzon et Themein, dous fraré, dous anhian que s'arrendzivon bin, étaivon di tot rudo piparè ; l'avon tot le dzor la pipa à la gordze. Themein est mort le premi ; quand le vâ l'a itô dein la foussa, Loïatzon s'avancè su la riva, na larma à l'uet et la coquiche à la man, è dit :

— Ora, sti coup, adiu por la pipa, mon pouro Themein !

[1] D'après le propre neveu du rédacteur Dulex, M. F. Dulex, vigneron, 72 ans et reconnu comme le meilleur patoisant de la région. A observer que *Themein* = Clément a été rendu par ['tɛmɛ̃], sous l'influence de l'orthographe. La forme patoise du mot n'existe plus. Voir ci-dessus p. 24.

Louis et Clément, deux frères, deux vieux qui s'arrangeaient bien, étaient grands fumeurs de pipe. Ils avaient tout le jour la pipe à la bouche. Clément est mort le premier. Quand le cercueil a été dans la fosse, Louis s'avance sur le bord, une larme à l'œil et la « coquiche » (espèce de pipe) à la main et dit :

— Maintenant, cette fois-ci, adieu pour la pipe, mon pauvre Clément !

lɔja'tsõ: ɛ 'tɛmẽ: du 'frɑ:rẽ [1] duz ã'çã: kə sa'rẽdzi:võ 'bæẽi ɛ'tɛ:võ di tɔ 'rydɛ pi'pɑ:rɛ lɑ:võ tɔ lə' dzɔr la'pip a la 'gɔrdzɛ 'tɛmẽ ɛ 'mɔ: lə prə'mi kã lə 'vɑ: la itɑ dẽ la 'fu:sa lɔja'tsõ: sa'vã:sɛ sy la'ri:va , na'lɑrma a ly'ɛ ɛ la kɔ'kiʃ a la 'mã: ɛ di 'ɔra , sti ku , a'djy pɔ la'pipa , mõ pu:rə tə'mẽ:

Aigle, avril 1935.

B. Hasselrot.

---

[1] Le [ɑ] est légèrement arrondi et tend au [ɒ].